

Malraux, «ni vrai, ni faux, vécu» : un abécédaire pour saisir l'insaisissable

INTIME. À l'occasion du cinquantième anniversaire de la disparition d'André Malraux, les éditions Fayard publient un abécédaire inédit de Françoise Theillou, qui dessine en creux un fascinant portrait de l'auteur de « La Condition humaine ».

[Victor Lefebvre](#) 12/08/2026 à 15:01

Comment écrit-on la vie d'un homme qui fit de sa vie un roman ? [L'écrivain](#) se voulait « *ennemi du réel* », nomade des métiers et des états civils, et résumait son rapport au monde par une formule qui décourage d'avance son biographe : « *Ni vrai, ni faux, vécu.* » Comment, dès lors, raconter une existence qui prend la fiction pour élément naturel ?

À lire aussi [André Malraux, un esprit religieux sans foi](#)

À cette question, Françoise Theillou répond par la forme même qu'elle adopte. Plutôt que la tyrannie de la chronologie, qui ferait de la simple suite des actes le plus plausible des mensonges, elle choisit l'abécédaire. D'« *Absolu* » à « *Zen* », en passant par « *Argent* », « *Aventure* », « *Femmes* », « *Ministre* » ou « *Moustiquaire* », elle laisse les caprices de l'alphabet raconter un homme qui fut tout à la fois écrivain, éditeur, aventurier, explorateur, chef militaire, résistant, cinéaste et homme d'État. Le hasard des lettres et les voisinages incongrus composent un portrait éclaté et baroque. « *Un exercice d'admiration* », prévient Françoise Theillou dans son avant-propos.

« Génial escroc »

Spécialiste de longue date de l'écrivain, Theillou aime son sujet sans l'idolâtrer. Le « *génial escroc* » (« *Un tiers génial, un tiers faux, un tiers incompréhensible* », résumait Raymond Aron, qui fut son directeur de cabinet lors de son premier ministère à l'Information, en 1945) affleure à chaque page. Fils d'un père fabulateur, Fernand-Georges Malraux, sous-officier durant la guerre de 1914, dont il ne demandait qu'à croire les exploits inventés, et de Berthe Félicie Lamy, fille d'épiciers de Bondy, il est élevé à la suite de la séparation de ses parents par sa mère, sa grand-mère et sa tante maternelle.

« *Presque tous les écrivains que je connais aiment leur enfance, je déteste la mienne* », écrit-il dans ses *Antimémoires*. Atteint du « *syndrome du sauveur* », toujours prêt à voler au secours d'une cause perdue d'avance, Malraux préférera toute sa vie l'ivresse de l'aventure : l'Indochine et le vol de bas-reliefs du temple de Banteay Srei – qui lui vaudront plusieurs mois de détention au Cambodge –, la confrontation manquée avec Goebbels à Berlin en 1934, et bien sûr la fameuse escadrille España qu'il commande pour lutter contre les troupes franquistes, en pleine guerre d'Espagne.

« Il n'y a que deux hommes en France : de Gaulle et moi »

La réussite du livre tient d'abord à son économie. Certaines entrées sont de véritables articles – sur les femmes, sur l'Espagne, sur le ministère, sur le malentendu avec Sartre –, denses et richement documentés ; Theillou remarque au passage que le Garin des *Conquérants* (1928) et le Perken de *La Voie royale* (1930) firent l'expérience de l'absurde bien avant Roquentin et Meursault. D'autres ne sont qu'un éclat : à « *de Gaulle* », trois mots

d'esprit, dont celui-ci : « *Il n'y a que deux hommes en France : de Gaulle et moi.* » Ce montage de l'ample et du bref, de l'analyse et de l'aphorisme, fait songer au Musée imaginaire que Malraux composait en juxtaposant les reproductions : une manière de saisir une forme par fragments plutôt que par récit continu.

Theillou est particulièrement juste sur l'intime, ce « petit tas de secrets ». Elle démêle le paradoxe d'un homme téméraire au combat et pourtant gauche, presque muet en amour, vouvoyant toutes les femmes jusque dans l'intimité, dessinant des chats au bas de ses billets faute de savoir dire « *Je vous aime* ». Elle suit la lente catastrophe des fils – Gauthier, le « *Bimbo* » devenu un enfant malaimé et le cadet Vincent, « *cet autre lui-même* », adolescent rebelle et fugueur, tous deux morts tragiquement dans un accident d'auto le 23 mai 1961 – et restitue, sans pathos, la solitude de cœur d'un veuf que les femmes ne quittèrent jamais avant qu'il ne les quittât. Au soir de sa vie, l'ancien chantre de la volonté laisse enfin affleurer un appétit de douceur, superposant à l'éternel féminin, auquel il croyait, la figure tutélaire de la « *Sainte Vierge* ».

À lire aussi [Offrir un tour du monde à la Joconde pour le rayonnement de la France](#)

L'homme public n'est pas oublié, dont l'héritage nous gouverne encore. Le ministre des Affaires culturelles, dix ans durant, inventa tout : l'Inventaire du patrimoine « *de la petite cuillère à la cathédrale* », les Maisons de la culture, la loi qui sauva le Marais, sans oublier *La Joconde* prêtée aux Américains. Theillou souligne aussi, sans naïveté, la part de manœuvre dans la panthéonisation orchestrée par Chirac en 1996, et suggère que le véritable discours funèbre de Malraux fut, trente ans plus tôt, son « *Entre ici, Jean Moulin...* », où l'on ne savait plus qui du héros ou de l'orateur était à l'honneur.

Biographie impressionniste

On objectera que l'abécédaire suppose un lecteur déjà pourvu : qui ignore les grandes lignes de la vie risque de se perdre parmi les éclats. C'est vrai, et c'est assumé. Ce n'est pas une première biographie, mais un livre pour ceux qui aiment déjà Malraux, ou qui acceptent d'être initiés par petites touches impressionnistes. Cette apparente désinvolture est pourtant la forme la plus honnête que l'on pouvait trouver, car l'auteur ne cesse de buter, avec son modèle, sur l'intuition la plus profonde de l'œuvre. « *L'œuvre dépend bien de la vie, mais jamais la vie ne donnera la clef d'une œuvre* », écrivait ainsi Malraux.

À l'heure où le lyrisme malrucien peut sembler daté, voire grandiloquent, ce portrait rappelle pourquoi l'homme fascine encore : la fusion de l'art et de l'action, la « *religion de l'art* », le refus du bourgeois, ce démon de l'absolu qui ne trouvait sa résolution que dans la beauté, « monnaie de l'absolu ». Gide, en exergue, donne la clef : « *Nul dans la littérature française n'a autant désiré.* » Le mérite de Françoise Theillou est de l'avoir compris jusqu'au bout, et d'avoir renoncé, par fidélité, à capturer Protée. On referme ce portrait en liberté avec le sentiment rare d'avoir parcouru une vie sans l'avoir épuisée.

André Malraux, portrait en liberté, Françoise Theillou, (Fayard), 232 pages, 20,90 euros.